

« *Je t'ai appelé par ton nom* », dit le Seigneur par l'intermédiaire du prophète Isaïe. Il est aujourd'hui comme hier nécessaire de savoir, d'oser appeler les choses par leur nom, alors qu'une certaine ambiance de relativisme empêche souvent d'entendre, de discerner et donc de dire la vérité de l'Amour de Dieu qui libère par la Parole et par l'Esprit.

Appeler César par son nom : à l'époque de Jésus, « *César* » est l'empereur Tibère, plus connu pour sa vie cruelle et retirée à Capri que pour la douceur de son gouvernement. Cependant il faut lui rendre ce qui lui appartient, c'est-à-dire, à travers le pouvoir monétaire, sa responsabilité de diriger l'Etat et d'exiger les moyens dont il a besoin pour cela. Ainsi Jésus reconnaît le pouvoir en place et ne se situe pas parmi la frange extrémiste des zélotes qui considère le Romain comme l'ennemi à abattre : en ces temps où le terrorisme s'est banalisé à toute cause de libération, il est bon de rappeler que Jésus ne s'est jamais abaissé à l'usage de la violence ou même de la révolution pour aligner le pouvoir politique sur des exigences religieuses même légitimes. Pour autant, Jésus n'idéalise pas le pouvoir en place, et les termes employés par saint Matthieu ont une profonde résonance biblique : « *de qui est l'effigie que voici ? et l'inscription ?* »... L'effigie sera celle de l'Antéchrist dans l'Apocalypse (« *On lui donna même d'animer l'image de la Bête pour la faire parler, et de faire en sorte que fussent mis à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la Bête.* » Ap 13) ; l'inscription anticipe celle que composera Pilate pour figurer sur la croix de Jésus (« *L'inscription qui indiquait le motif de sa condamnation était libellée : "Le roi des Juifs."* » Mc 15). Autant dire que le pouvoir n'est pas un but en soi, et a une fâcheuse tendance à s'idolâtrer soi-même, jusqu'à vouloir tuer Dieu s'il le pouvait...

Appeler la vérité par son nom : les bonnes âmes qui viennent questionner Jésus ne sont pas en quête de vérité, mais, au mieux, d'une joute verbale victorieuse, au pire, d'un prétexte pour Le faire arrêter. « *Mais Jésus, connaissant leur perversité, riposta : "Hypocrites ! Pourquoi me tendez-vous un piège ?"* » Lorsque Jésus demande : « *Faites-moi voir l'argent de l'impôt* », Il amène Ses interlocuteurs faussement puristes (ils sont censés de pas pouvoir payer l'impôt demandé par un empereur païen) à sortir de leurs propres poches la monnaie impie, celle qui porte l'effigie du César régnant. Et eux « *Lui présentèrent un denier* », eux qui avaient dans leurs poches la réponse à leur question : en effet, quel usage un Juif pouvait-il faire de cette monnaie romaine qui transgressait l'interdit religieux (« *tu ne te feras pas d'image...* ») si ce n'est le paiement du fameux « *impôt à César* » ? Nous sommes appelés, en voyant cet exemple frappant de mauvaise foi et d'incohérence, à nous interroger sur notre propre vie : nous arrive-t-il de dire et de ne pas faire ? De reprendre d'une main ce que nous avons donné de l'autre ? De décréter que Dieu n'a pas Son mot à dire dans tel aspect de notre quotidien (travail, affectivité, finances...) ? De ne pas chercher la vérité mais ce qui confortera les petits arrangements avec notre conscience ? Saint Paul nous appelle, en contraste, à être cohérents, à développer « *l'activité de votre foi, le labeur de votre charité, la constance de votre espérance* » (1Th) !

Se laisser appeler par son nom : notre Dieu nous connaît personnellement. Il est donc inutile, comme dans l'Evangile de ce jour, de vouloir ruser avec Lui, au risque de provoquer Sa colère et d'exposer à ciel ouvert nos contradictions. Isaïe rappelait que l'initiative de Dieu est première : « *C'est à cause de mon serviteur Jacob et d'Israël mon élu que je t'ai appelé par ton nom, je te donne un titre, sans que tu me connaisses* » (Is 45). Dieu est à la source de notre existence, à la racine de notre être : sans Lui, nous ne serions pas, tout simplement. Sommes-nous assez pénétrés de cette vérité de foi pour avoir un regard nouveau sur notre existence ? Nous laissons-nous appeler par notre nom, lorsque Dieu veut nous convoquer à la prière, au partage, au pardon, à l'engagement, à la pauvreté du cœur, au sacrifice ? Dieu est-Il chez nous à Sa vraie place, la première ? « *Nous le savons, frères aimés de Dieu, vous avez été choisis* » (1Th) : choisis parmi tous pour donner à tous goût d'aimer en vérité, faim de vie éternelle, soif de Dieu ! Dieu donne la vie de multiples façons, mais jamais sans donner en même temps le sens de la vie : Il crée et la personne et sa vocation, et l'Eglise et sa mission, et l'Evangile et les évangélistes.

« *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est Dieu* », demande le Christ : une fois notre devoir civique accompli, nous devons aller beaucoup plus loin et prendre conscience que tout vient de Dieu et doit prendre sens en retournant à Lui. Demandons la grâce, en ce temps ordinaire, de savoir rendre à Dieu tout ce qui Lui appartient, tout ce qu'Il est en droit d'attendre d'une communauté paroissiale : ferveur dans la foi, ouverture aux autres, fraternité, ardeur missionnaire.